AllianceFrançaise
Cambridge - Norwich

Literature in Time n°2 – 10/11/2026

Texte n°1 : *Réparer les vivants,* Maylis de Kerangal, 2014

Réparer les vivants de Maylis de Kerangal retrace, en l'espace de vingt-quatre heures, le parcours du cœur de Simon Limbres, un jeune homme de dix-neuf ans victime d'un accident de voiture après une séance de surf. Déclaré en état de mort encéphalique, Simon devient malgré lui le centre d'une chaîne humaine et médicale qui, de l'annonce de sa mort à la transplantation de ses organes, confronte les personnages aux frontières incertaines entre la vie et la mort. Dans cet extrait, ses parents, Marianne et Sean, rencontrent Thomas Rémige, coordinateur hospitalier chargé d'aborder avec eux la possibilité d'un don d'organes. Cette scène constitue un moment décisif du roman : comment envisager la survie d'autres êtres lorsque l'on vient d'apprendre la mort de son propre enfant ? Comment concilier l'urgence médicale et le temps suspendu du deuil ? Au-delà de ces questions éthiques, on s'intéressera particulièrement à l'écriture singulière de Maylis de Kerangal, caractérisée par de très longues phrases sinueuses, des accumulations, des métaphores inattendues et un travail presque musical sur le rythme et les sonorités. La narration circule entre les consciences, mêlant vocabulaire médical, langage familier, références artistiques et envolées poétiques. Les participants pourront observer comment la langue donne une forme sensible à des émotions qui semblent précisément échapper aux mots : les corps, les gestes, les silences et les variations de rythme deviennent autant de moyens d'exprimer le choc, la douleur et la violence de cette rencontre. On prêtera enfin attention à la manière dont le dialogue, loin de se réduire à un échange d'informations, devient une véritable épreuve, où chaque mot prononcé engage une conception de la vie, de la mort et de l'identité de Simon.

Ils se sont tenus par la main pour suivre Thomas Rémige et au fond, s'ils l'ont accompagné, s'ils ont obéi à cette autre déambulation dans le lacis de couloirs et de sas, s'ils ont accepté de passer toutes les écluses, d'ouvrir et de retenir de l'épaule toutes les portes, malgré ce météore noir qui venait de les percuter de plein fouet, malgré leur épuisement manifeste, c'est sans doute parce que Thomas Rémige avait eu pour eux un regard juste – ce regard qui les gardait du côté des vivants, ce regard qui déjà n'avait plus de prix. Et donc, sur le chemin, ces deux-là ont entrelacé leurs doigts, ont remué les pulpes mordillées, les ongles rongés liserés de peaux mortes, ont effleuré les paumes sèches, les anneaux et les pierres, et ils l'ont fait sans y penser. [...]

Sean et Marianne sont installés côte à côte dans le canapé, gauches, intrigués bien qu'ébranlés, et, sur une des chaises vermillon, Thomas Rémige, lui, s'est assis, le dossier médical de Simon Limbres tenu entre les mains. Cependant, ces trois individus ont beau partager le même espace, participer de la même durée, en cet instant, rien n'est plus éloigné sur cette planète que ces deux êtres dans la douleur et ce jeune homme venu se placer devant eux dans le but – oui, dans le but – de recueillir leur consentement au prélèvement des organes de leur enfant. Il y a là un homme et une femme pris dans une onde de choc, à la fois projetés hors sol et renversés dans une temporalité disloquée – une continuité que brisait la mort de Simon mais une continuité qui, comme un canard sans tête courant dans une cour de ferme, continuait, une dinguerie –, une temporalité dont la douleur tissait la matière, un homme et une femme concentrant sur leurs deux têtes la pleine tragédie du monde, et il y a là ce jeune homme en blouse blanche, engagé et précautionneux, préparé à mener l'entretien sans brûler les étapes, mais qui a déclenché un compte à rebours dans un coin de son cerveau, conscient qu'un corps en état de mort encéphalique se dégrade, et qu'il faut faire vite – pris dans cette torsion.

Thomas verse de l'eau dans les verres, se relève pour fermer la fenêtre, traverse la pièce, et ce faisant observe ce couple, ne les lâche pas des yeux, cet homme et cette femme, les parents de Simon Limbres, et sûrement qu'en cet instant il s'échauffe mentalement, sachant qu'il s'apprête à les malmener, à inciser dans leur peine une interrogation qu'ils ignorent encore, à leur demander de réfléchir et de formuler des réponses, quand ils sont zombies cognés de douleur, satellisés, et sans doute qu'il se prépare à parler comme il se prépare à chanter, décontracte ses muscles, discipline sa respiration, conscient que la ponctuation est l'anatomie du langage, la structure du sens, si bien qu'il visualise la phrase d'amorce, sa ligne sonore, et apprécie la première syllabe qu'il prononcera, celle qui va fendre le silence, précise, rapide comme une coupure – l'estafilade plutôt que la craquelure sur la coquille de l'œuf, plutôt que la lézarde grimpée sur le mur quand la terre tremble. Il commence lentement, rappelant avec méthode le contexte de la situation : je crois que vous avez compris que le cerveau de Simon était en voie de destruction ; néanmoins ses organes continuent à fonctionner ; c'est une situation exceptionnelle. Sean et Marianne clignent des yeux, manière d'acquiescement. Thomas, encouragé, poursuit : j'ai conscience de la douleur qui est la vôtre, mais je dois aborder avec vous un sujet délicat – son visage est nimbé d'une lumière transparente et sa voix monte imperceptiblement d'un cran, absolument limpide quand il déclare :

— Nous sommes dans un contexte où il serait possible d'envisager que Simon fasse don de ses organes.

Bam. D'emblée, Thomas a posé sa voix sur la bonne fréquence et la pièce semble résonner comme un micro géant, un toucher de haute précision [...] Je voudrais savoir si votre fils avait eu l'occasion de s'exprimer sur ce sujet, s'il lui est arrivé d'en parler avec vous.

Les murs valsent, le sol roule, Marianne et Sean sont assommés. Bouches bées, regards flottant au ras de la table basse, mains qui se tordent, et ce silence qui s'écoule, épais, noir, vertigineux, mélange l'affolement à la confusion. Un vide s'est ouvert là, devant eux, un vide qu'ils ne peuvent se figurer autrement que comme « quelque chose » puisque le « rien » est impensable. Ils se débattent face à ce trou d'air, ensemble, bien que n'agitant ni les mêmes interrogations, ni les mêmes émotions – Sean est devenu au fil des années solitaire et taiseux, combinant l'incroyance la plus limpide à une spiritualité lyrique, sourcée aux mythes océaniens, quand Marianne, elle, fut une première communiante en robe à fleurs et socquettes de tennis, le front ceint d'une couronne de fleurs fraîches et l'hostie collée au fond du palais, pria longtemps le soir dans le lit superposé qu'elle partageait avec sa sœur, à genoux sur la couchette du haut, déclamant sa louange à haute voix dans ce pyjama qui la grattait, et aujourd'hui encore entre dans les églises, explore le silence comme la texture d'un mystère, cherche la petite lumière rouge allumée derrière l'autel, inhale l'odeur lourde de cire et d'encens, observe la lumière du jour filtrée par la rosace en rayons colorés, les statues de bois aux yeux peints, mais se souvient de la sensation intense qui l'avait parcourue à l'instant où elle avait détaché de son cou le licol de la foi – ; ils font graviter des visions de la mort, des images de l'au-delà, espaces post mortem plongés dans l'éternité : c'est un gouffre niché dans un pli du cosmos, c'est un lac noir et ridé, c'est le royaume des croyants, un jardin où s'animent sous la main de Dieu les êtres aux chairs ressuscitées, c'est une vallée perdue dans la jungle où voltigent les âmes esseulées, c'est un désert de cendre, un sommeil, une dérivation, un trou dantesque au fond de la mer, et c'est aussi une côte infigurable que l'on atteint dans une pirogue de bois délicatement ouvragée. Ils se sont penchés en avant, bras croisés sur le ventre pour encaisser le choc, et leurs pensées ont convergé dans un entonnoir d'interrogations qu'ils ne peuvent formuler.

Thomas reprend – c'est un autre chemin – : votre fils est-il inscrit au registre national des refus de dons d'organes ? Ou savez-vous s'il avait exprimé une opposition à cette idée, s'il était contre ? Phrase compliquée, leur visage se déforme. Marianne secoue la tête, je ne sais pas, je ne crois pas, elle balbutie, quand Sean s'anime soudain, sa tête mate et carrée se tourne lentement vers Thomas, et déclare, creusant l'espace d'une voix sourde : dix-neuf ans – son torse bascule et fait masse dans ces mots mal articulés, émis sans que les lèvres soient tout à fait desserrées –, il y a des garçons de dix-neuf ans qui prennent des dispositions au sujet de, pour, ça existe ? – « prennent des dispositions » : il force la voix, mitraillette des dentales, un feu glacé. Cela peut arriver, Thomas répond doucement, c'est parfois le cas. Sean avale une gorgée d'eau, repose le verre d'un geste pesant : peut-être, mais pas Simon. Alors, se faufilant dans ce qu'il identifie comme une brèche dans le dialogue, Thomas demande en élevant sa voix d'un cran, pourquoi « pas Simon » ? Sean le toise, mâchonne : parce qu'il aime tellement la vie. Thomas hoche la tête, je comprends, mais insiste : aimer la vie ne signifie pas qu'il n'ait pas envisagé sa mort, il aurait pu en avoir parlé à des proches. Filaments de silence qui convergent en épissure puis Marianne réagit, brumeuse et speed : des proches, oui, je ne sais pas, si, sa sœur, oui, il aime beaucoup sa petite sœur, Lou, elle a sept ans, ils sont chien et chat mais sont perdus l'un sans l'autre, et ses copains, oui, c'est sûr, ceux du surf, Johan, Christophe, ceux du lycée, oui, je ne sais pas, je crois, on ne les voit pas souvent, mais ses proches, je ne sais pas ses proches c'est qui, enfin si sa grand-mère, son cousin qui vit aux États-Unis, et il y a Juliette aussi, Juliette, son premier amour, oui, voilà ses proches, c'est nous.

Ils parlent de leur fils au présent, ce n'est pas bon signe. Thomas poursuit : je vous pose ces questions car si la personne décédée, ici votre fils Simon, n'a pas fait connaître son refus de son vivant, si elle n'a pas exprimé son opposition, nous devons nous interroger ensemble sur ce qu'elle aurait souhaité – « la personne décédée, ici votre fils Simon », Thomas a haussé la voix et prononcé distinctement chaque mot, il enfonce le clou. Du consentement à quoi ? C'est Marianne qui a parlé, relevant la tête – mais elle sait, elle veut être clouée. Thomas déclare : du consentement au prélèvement de ses organes, afin de permettre des greffes – il faut en passer par la brutalité de ces phrases dépliées comme des slogans sur des banderoles, il faut en passer par leur charge massive, leur matière contondante, les entretiens où traînasse l'ambiguïté sont des passes de souffrance, Thomas sait cela.

La tension est montée d'un coup en ce point de la croûte terrestre, il semble que les feuilles de la plante frémissent et que l'eau se plisse à la surface des verres, il semble aussi que la lumière s'intensifie à leur faire cligner les yeux, et que l'air se mette à vibrer comme si le moteur d'une centrifugeuse s'actionnait lentement au-dessus de leur tête. Thomas est le seul à demeurer absolument immobile, ne distille aucune émotion, maintient son regard posé sur leurs visages torchonnés de souffrance, passe outre la sismique des mâchoires et le tremblement des épaules, progresse sans esquiver, il reprend : cet entretien a pour objet de rechercher et de formuler l'expression d'une volonté, celle de Simon ; il ne s'agit pas de réfléchir à ce que vous feriez pour vous-mêmes, mais de nous demander ce que votre fils aurait décidé – Thomas retient son souffle, il mesure la violence repliée de ces dernières paroles, des paroles qui distinguent radicalement de leur corps celui de leur enfant, inscrivent une distance, mais qui aussi, dans le même temps, permettent de penser. D'ailleurs Marianne questionne d'une voix faible, traînante : comment savoir ?

Elle demande une méthode, Sean la regarde, et Thomas réagit sans attendre [...] nous sommes là pour penser à Simon, à la personne qu'il était ; la démarche de prélèvement se raccorde toujours à un individu singulier, à la lecture que nous pouvons faire de son existence ; il faut réfléchir ensemble : par exemple on peut se demander si Simon était croyant, ou s'il était généreux. Généreux ? Marianne répète,

stupéfaite. Oui, généreux, Thomas confirme, comment il était dans son rapport aux autres, s'il était curieux, s'il faisait des voyages, il faut se poser ces questions.

Marianne jette un œil vers Sean, son visage est défait, peau terreuse et lèvres noires, puis son regard oblique sur la plante verte. Elle ne fait pas le lien entre les questions du coordinateur et le don d'organes, finit par murmurer : Sean, il était généreux Simon ? [...] il baisse la sienne tandis que coulisse un oui dans sa gorge serrée – un oui qui, de fait, n'a pas grand-chose à voir avec la générosité de leur fils, car au fond, généreux, Simon ne l'était pas tant que ça, plutôt chat, égoïste et léger, maugréant la tête dans le frigo putain y a pas de Coca dans cette baraque ? que jeune homme porté aux gestes prodigues, aux attentions ; mais un oui qui s'empare de Simon tout entier, le redresse pour le faire rayonner, garçon pudique et frontal que dévorait l'intensité de la jeunesse.

Soudain la voix de Marianne perce dans un souffle et son phrasé s'éclaire, bien que saccadé : il y a une chose, nous sommes catholiques, Simon est baptisé. Elle s'arrête net. Thomas attend qu'elle poursuive, mais la pause s'étire, alors il interroge – un épaulement – : il était croyant ? il croyait à la résurrection du corps ? [...] Marianne vient poser sa tête sur l'épaule de Sean puis elle recommence à parler, [...] se dépenser, Simon, ça comptait pour lui, il était physique, c'est ça, c'est comme ça qu'il était, vivant dans son corps, c'est comme ça que je le vois, la nature, dans la nature, il n'avait pas peur. Marianne marque un temps puis demande, incertaine : c'est ça, être généreux ? Je ne sais pas, peut-être – et maintenant elle pleure. [...] Marianne saisit enfin la main de Sean, c'est malin elle murmure en le caressant, comme si on avait besoin de ça, elle l'entraîne vers le canapé où le couple se rassied, se reforme, c'est l'accalmie, chacun avale d'un trait un verre d'eau, bien que n'ayant pas forcément soif, mais il faut bien temporiser, continuer à bouger, retrouver la fréquence d'une parole possible.